YAN Lianke

LE RÊVE DU VILLAGE DES DING

Roman traduit du chinois
par Claude Payen

相互关爱

Picquier poche

Extrait de la publication

YAN Lianke

Le Rêve du Village des Ding

Roman traduit du chinois par Claude Payen

Éditions Philippe Picquier

Extrait de la publication

Ouvrage publié sous la direction de
CHEN FENG

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

Servir le peuple

Les jours, les mois, les années

Titre original : *Ding zhuang meng*

© 2005, Yan Lianke
© 2007, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française
© 2009, Editions Philippe Picquier
pour l'édition de poche

Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

En couverture : © Xinhua / Xinhua Press / Corbis

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Ad litteram, M.-C. Raguin – Pourrières (Var)

ISBN : 978-2-8097-0085-5
ISSN : 1251-6007

Le songe de l'Echanson : J'ai rêvé qu'il y avait devant moi un cep de vigne duquel partaient trois sarments qui bourgeonnèrent, fleurirent et donnèrent des grappes qui mûrirent. Je tenais dans ma main la coupe de Pharaon. Je pris les raisins et les pressai sur la coupe et je la mis dans la main de Pharaon.

Le songe du Panetier : J'ai rêvé qu'il y avait sur ma tête trois corbeilles à pain. Dans celle du dessus, il y avait les mets préparés pour Pharaon et les oiseaux venaient les picorer sur ma tête.

Le songe de Pharaon : J'étais debout au bord du fleuve. Sept belles vaches grasses sortirent du fleuve et se mirent à paître dans la jonchaie. Sept autres vaches, laides et maigres, sortirent à leur tour du fleuve et dévorèrent les belles vaches grasses. Je me réveillai alors et me rendormis. Je fis un deuxième songe : sept beaux épis bien pleins poussèrent sur la même tige et, soudain, sept épis maigres roussis par le vent d'est apparurent et engloutirent les sept beaux épis bien pleins.

Genèse, 40-41.

Extrait de la publication

CHAPITRE 1

1

Sous les rayons du soleil couchant, la plaine du Henan était rouge, rouge comme le sang. C'était la fin de l'automne. Il faisait froid. Les rues du Village des Ding étaient désertes.

Les chiens étaient rentrés dans leur niche. Les poules étaient perchées. Les vaches étaient depuis longtemps couchées au chaud dans leur étable.

Aucun bruit ne troublait le silence du Village des Ding. La vie ressemblait à la mort. Silence, fin d'automne, crépuscule. Le village et ses habitants s'étaient rabougris et, comme l'herbe et les arbres de la plaine, la vie s'était desséchée : elle n'était plus qu'un cadavre enterré dans sa tombe.

Le rouge du sang avait maintenant fait place à l'obscurité de la nuit. Calfeutrés chez eux, les villageois ne sortaient plus.

Extrait de la publication

Mon grand-père, Ding Shuiyang, revenait de la ville. L'autocar qui reliait Weixian, le chef-lieu de district, à Dongjing, la capitale de la province, l'avait déposé au bord de la grand-route comme une feuille morte que l'automne détache de l'arbre. Le chemin qui conduisait au Village des Ding avait été cimenté dix ans plus tôt quand tous les villageois vendaient leur sang. Mon grand-père resta un instant immobile au bord de la route à contempler le village qui s'étendait devant lui. Le vent froid le ramena à la réalité. Depuis qu'il avait pris l'autocar pour se rendre à la ville écouter les exposés interminables et filandreux des représentants du gouvernement local, la confusion régnait dans son esprit. Maintenant, tout semblait s'éclaircir comme si le soleil se levait dans un ciel sans nuages. De même qu'il était évident que les nuages apportent la pluie et que la fin de l'automne apporte le froid, il était évident que les villageois qui avaient vendu leur sang dix ans plus tôt allaient contracter « la fièvre » et quitter ce monde comme les feuilles mortes que le vent faisait tomber des arbres à l'automne.

La maladie était cachée dans le sang comme mon grand-père était enfoui dans son rêve. La maladie aimait le sang comme mon grand-père aimait le rêve.

Mon grand-père rêvait toutes les nuits. Depuis trois nuits, le même rêve revenait constamment.

Il était à Weixian ou à Dongjing. Le sang coulait dans un réseau de canalisations souterraines qui s'étendait sous la ville comme une gigantesque toile d'araignée. Aux endroits où les canalisations étaient mal assemblées, le sang giclait vers le ciel et retombait en une pluie rouge dont l'odeur irritait le nez, et sur toute la plaine il voyait le sang briller dans les puits et les rivières.

Dans les villes et les villages, les médecins se lamentaient de leur impuissance à endiguer les progrès de la maladie, mais tous les jours, un médecin installé dans une rue du Village des Ding jubilait. Dans le village silencieux, pendant que les gens se terraient chez eux, ce médecin âgé d'une quarantaine d'années, assis sous le vieux sophora, son coffre de médicaments posé à ses pieds, riait à gorge déployée. Son rire sonore faisait trembler les arbres et choir les feuilles comme le vent d'automne qui ne faiblissait pas.

Alors qu'il sortait de son rêve, les autorités avaient convoqué mon grand-père à une réunion. Le Village des Ding n'ayant plus de chef, c'était lui qu'on chargeait de le remplacer.

Au retour de la réunion, plusieurs évidences lui apparurent.

Premièrement, la maladie qu'on appelait « la fièvre » avait un nom : le sida.

Deuxièmement, ceux qui avaient vendu leur sang cette année-là avaient été pris de fièvre au

Extrait de la publication

bout d'une quinzaine de jours et devaient forcément avoir le sida.

Troisièmement, ceux qui avaient le sida présentaient maintenant les mêmes symptômes que huit ou dix ans plus tôt : une fièvre comparable à celle de la grippe qui disparaissait dès qu'ils avaient ingéré un médicament antipyrétique mais, trois ou cinq mois plus tard, ils étaient vidés de leurs forces. Des taches et des pustules apparaissaient sur leur corps. Des mycoses rongeaient leur langue et ils commençaient à se dessécher. Au bout de trois mois, huit mois, très rarement un an, ils mouraient.

Emportés par le vent comme des feuilles mortes.

La lumière s'éteignait et ils n'étaient plus de ce monde.

Quatrième évidence : depuis deux ans, il mourait une personne par mois au Village des Ding. Presque chaque famille avait perdu quelqu'un. Plus de quarante personnes étaient mortes. Les tumulus se dressaient comme des gerbes de blé partout dans les champs. Certains malades atteints d'hépatite ou de phtisie mais aussi d'autres dont le foie et les poumons étaient parfaitement sains ne pouvaient plus rien avaler. Réduits à l'état de squelettes, ils mouraient six mois plus tard après avoir craché une pleine cuvette de sang.

Extrait de la publication

Emportés par le vent comme des feuilles mortes.

La lumière s'éteignait et ils n'étaient plus de ce monde.

Qu'ils fussent malades de l'estomac, du foie ou des poumons, c'était pour tous la même « fièvre ». Le sida.

Cinquième évidence : cette « fièvre » qui, à l'origine, ne touchait que les étrangers, les gens de la ville et les débauchés, s'était répandue dans toute la Chine, jusque dans les villages, et frappait maintenant des gens à la conduite parfaitement irréprochable. Tel un vol de criquets, la maladie s'abattait sur les villages.

Sixième évidence : ceux qui étaient atteints étaient irrémédiablement condamnés. C'était la nouvelle maladie mortelle qui frappait le genre humain et l'argent ne pouvait rien contre elle.

Septième évidence : ce n'était que le début. L'explosion allait se produire l'année prochaine et atteindrait son paroxysme l'année suivante. Pour l'instant, on accordait encore à un homme qui mourait la même attention qu'à un chien. Bientôt, on ne remarquerait pas plus sa disparition que celle d'un moineau, d'une mite ou d'une fourmi.

Huitièmement : j'étais enterré derrière l'école où vivait mon grand-père. Quand j'étais mort, je venais d'avoir douze ans. J'avais été empoisonné

par une tomate que j'avais ramassée en rentrant de l'école. Six mois plus tôt, quelqu'un avait jeté un poison à nos poules. Le mois suivant, le cochon que ma mère élevait avait mangé un navet empoisonné et était mort. Enfin, j'avais mangé la tomate empoisonnée déposée sur une pierre au bord du chemin que je devais emprunter en rentrant de l'école. A peine l'avais-je avalée que j'avais eu l'impression qu'on me déchirait les entrailles et je m'étais effondré au bout de quelques pas. Mon père s'était précipité et m'avait porté en courant jusqu'à la maison. J'étais mort en crachant une écume blanche dès qu'il m'avait déposé sur le lit.

J'étais mort, mais je n'étais pas mort de « la fièvre », c'est-à-dire du sida. J'étais mort à cause de la gigantesque collecte de sang à laquelle mon père s'était livré dix ans plus tôt. J'étais mort parce qu'il était devenu le grand patron du sang pour le Village des Ding, le Village des Saules, le Village des Eaux Jaunes, le Village de Deuxième Li et d'autres villages de la région. Il était le roi du sang. Le jour de ma mort, il ne versa pas une larme. Il resta d'abord un instant assis à mes côtés avec mon oncle. Puis les deux hommes se levèrent et, armés d'une bêche acérée et d'une hache étincelante, allèrent se planter à la croisée de deux rues où ils proférèrent, de toute la puissance de leurs poumons, un torrent d'invectives à l'adresse du village.

Mon oncle hurla :

Extrait de la publication

— Bande de salauds, vous n'êtes bons qu'à empoisonner en douce, sortez si vous avez des couilles pour que moi, Ding Liang, je puisse vous faire la peau !

Mon père, brandissant sa bêche, enchaîna :

— Vous êtes tous jaloux de voir que moi, Ding Hui, je suis riche sans être malade ! C'est bien ça ? Vous êtes jaloux ? Eh bien, moi, Ding Hui, je nique vos ancêtres jusqu'à la huitième génération. Vous avez empoisonné mes poules, mon cochon et vous avez même eu l'audace d'empoisonner mon fils !

Ils continuèrent ainsi jusqu'à la nuit.

Personne n'osa se présenter.

Enfin, ils m'enterrèrent.

N'ayant que douze ans, je n'étais pas un adulte et, selon la tradition, je ne pouvais pas être enterré avec mes ancêtres. Mon grand-père prit donc mon petit corps dans ses bras et m'enterra derrière l'école où il habitait. Dans mon minuscule cercueil en bois blanc, il mit mon manuel scolaire et le crayon avec lequel je faisais mes devoirs.

Mon grand-père était instruit. Il était responsable de la cloche de l'école. Dans le village, on le considérait comme un homme cultivé et on l'appelait « professeur Ding ». Il mit donc aussi dans mon cercueil un livre de contes, plusieurs livres de légendes ainsi que deux dictionnaires. Ensuite, n'ayant rien d'autre à faire, il resta

Extrait de la publication

devant la tombe à méditer, se demandant si les villageois allaient encore empoisonner quelqu'un de sa famille : ma petite sœur Yingzi ou son petit-fils Xiaojun, le fils de mon oncle.

Une idée s'imposa alors à lui : il devait demander à mon père et à mon oncle d'aller se prosterner dans toutes les maisons du village pour supplier qu'on n'empoisonnât plus personne de sa famille, qu'on ne lui enlevât pas ses petits-enfants. Toutefois, après avoir réfléchi, il se ravisa : mon oncle avait la maladie. Il payait pour mon père qui avait fait le commerce du sang. Il pouvait donc être dispensé de se prosterner. C'était à mon père qu'incombait cette mission.

Il y avait une neuvième évidence : dans un an ou deux, la maladie allait exploser dans toute la plaine et, comme le Fleuve Jaune rompant ses digues, allait inonder le Village des Ding, le Village des Saules, le Village des Eaux Jaunes, le Village de Deuxième Li et tous les autres villages. Alors, les morts n'auraient pas plus d'importance que les fourmis ou les feuilles mortes tombant de l'arbre. Presque tous les gens mourraient et le Village des Ding serait rayé de la carte. Telles les feuilles d'un vieil arbre, les gens se flétriraient, jauniraient, tomberaient et une bourrasque de vent les emporterait à jamais.

Extrait de la publication

Dixièmement enfin, il fallait d'urgence regrouper les malades pour qu'ils ne contaminent pas ceux qui n'avaient pas vendu leur sang. C'était à lui qu'on s'était adressé :

— Professeur Ding, c'est ton fils aîné qui a été le roi du sang. Maintenant, c'est à toi de te démener pour regrouper tous les malades dans l'école.

Mon grand-père était resté longtemps pensif. C'était la première fois qu'on osait donner cet ordre.

J'étais mort et mon père avait été le roi du sang de toute la plaine. Il devait donc aller se prosterner dans toutes les maisons et, ensuite, mourir. Peu importait que ce fût en se jetant dans un puits, en s'empoisonnant ou en se pendant. Il fallait qu'il mourût tout de suite et que tous les gens du village fussent témoins de sa mort.

Effrayé par cette idée qui venait de se faire jour dans son esprit, mon grand-père partit en direction du village pour annoncer à mon père qu'il devait se prosterner et mourir.

2

La situation était grave. Dans ce petit village qui comptait moins de deux cents familles et moins de huit cents habitants, plus de quarante personnes étaient mortes en deux ans. Il mourait une personne tous les dix ou quinze jours mais

Extrait de la publication

quand, l'an prochain, la saison des morts battrait son plein, les tombes seraient aussi nombreuses que les gerbes de blé en été. Les morts seraient des adultes de cinquante ans ou des enfants de trois ou cinq ans. Avant que la maladie ne se déclare, il était de règle d'avoir de la fièvre pendant dix ou quinze jours. C'est pour cette raison qu'on avait baptisé cette maladie « la fièvre ». La maladie gagnait sans cesse du terrain et tenait déjà le Village des Ding à la gorge. Les lamentations retentissaient en permanence.

Les menuisiers qui fabriquaient les cercueils avaient déjà changé trois ou quatre fois de hache et de scie.

Implacable comme une nuit noire, la mort enveloppait le Village des Ding et tous les villages alentour. Tous les jours, les mêmes nouvelles se répandaient dans les rues : si ce n'était pas quelqu'un qui venait d'être pris de fièvre, c'était un autre qui était mort dans la nuit. Ou bien, la femme d'un homme qui venait de mourir allait refaire sa vie en se mariant dans un lointain village de montagne afin de fuir ce village maudit de cette plaine où régnait « la fièvre ».

Les jours passaient dans une torture permanente. La mort rôdait dans le village, voletant de droite et de gauche comme un moustique, et s'abattait sur une maison dans laquelle une personne était prise de fièvre et mourait dans les trois mois qui suivaient.

Extrait de la publication

Les morts étaient de plus en plus nombreux. Pendant qu'à l'est du village, une famille pleurait avant de dépenser l'argent nécessaire à l'achat du cercueil noir, à l'ouest du village, une autre famille ne pleurait pas mais restait tristement assise à veiller son défunt avant de l'enterrer.

Les paulownias dont le bois était normalement utilisé pour faire les cercueils avaient tous été abattus.

Perclus de lumbago, les trois menuisiers étaient épuisés.

Quant à Wang, celui qui confectionnait les couronnes mortuaires en papier, à force de manier les ciseaux, il avait vu ses mains se couvrir d'ampoules qui, une fois crevées et séchées, s'étaient transformées en cals jaunâtres.

Voyant la mort approcher, les vivants devenaient indolents. Puisque la mort frappait à la porte, on ne cultivait plus les champs, on ne sortait plus pour aller travailler et gagner de l'argent. On restait enfermé chez soi, porte et fenêtres closes, de peur que la mort ne profitât d'une ouverture pour s'engouffrer dans la maison. En réalité, on l'attendait. On racontait que le gouvernement allait envoyer des camions de l'armée qui emmèneraient les malades dans le désert du Gansu pour les y enterrer vivants comme, selon la tradition, on le faisait jadis lors des épidémies de peste. Même si ce n'était qu'une rumeur, on la

Extrait de la publication

croyait. Portes et fenêtres fermées, on attendait et la mort finissait par arriver.

Au fur et à mesure que les gens mouraient, le village mourait aussi. On ne piochait plus, on n'irriguait plus.

Dans certaines maisons où quelqu'un était mort, on mangeait encore mais on ne prenait plus la peine de laver la vaisselle. On refaisait la cuisine dans les mêmes ustensiles et on mangeait dans les mêmes bols avec les mêmes baguettes sans les laver.

Un villageois, en se rendant au puits, en rencontra un autre qu'on n'avait pas vu depuis quinze jours et que tout le monde croyait mort. Il le regarda bouche bée.

— Ciel ! C'est toi ? Tu es encore vivant ?

L'autre répondit :

— J'ai eu mal à la tête pendant quelques jours. Je pensais que c'était la fièvre mais ce n'était pas ça.

Les deux hommes éclatèrent de rire et repartirent chacun de leur côté.

Ainsi allait la vie dans le Village des Ding.

En arrivant à l'orée du village, mon grand-père aperçut Ma Xianglin, celui qui chantait les ballades du Henan en s'accompagnant de l'instrument à trois cordes appelé *zhuiqin*. Il était assis devant la maison qu'il avait fait construire avec l'argent gagné en vendant son sang et chantait en

Extrait de la publication

s'accompagnant de l'instrument à la peinture écaillée dont il n'avait pas joué depuis plusieurs années :

Le soleil se lève sur la mer et se couche derrière la montagne
Un jour de tristesse, un jour de joie
En vendant sa récolte, on gagne de l'argent
Un jour beaucoup, un jour peu…

Il ne paraissait pas malade à première vue mais mon grand-père décela sur son visage la couleur de la mort. Des filets verdâtres striaient le visage parsemé de boules rougeâtres qui ressemblaient à des haricots desséchés. En voyant mon grand-père, il posa son instrument et esquissa un pâle sourire. Son regard était celui d'un homme affamé. Sa voix avait conservé son intonation chantante.

— Professeur Ding, tu es allé à la réunion avec les autorités ?

Mon grand-père ne put s'empêcher de marquer son étonnement :

— Xianglin, tu as maigri !

— Je n'ai pas maigri. Je mange deux pains à chaque repas. Les autorités ont dit qu'on pouvait guérir de la maladie ?

Mon grand-père réfléchit un instant avant de répondre :

— Oui, on va bientôt mettre au point un nouveau médicament et il suffira d'une piqûre pour être guéri.

Extrait de la publication

— Et il sera prêt quand ?

— Dans pas longtemps.

— « Dans pas longtemps », ça veut dire dans combien de temps ?

— C'est une affaire de quelques jours.

— « Quelques jours », ça veut dire combien de jours ?

— Je dois retourner voir les autorités ces jours-ci. Je leur poserai la question.

Mon grand-père poursuivit son chemin.

Il enfila une ruelle. De chaque côté, les portes des maisons étaient ornées de banderoles blanches, certaines anciennes, d'autres toutes récentes. Leur blancheur était aveuglante. Il se serait cru au milieu d'un champ de neige. Là où le fils de la famille, âgé de moins de trente ans, était mort, on lisait sur la banderole : « Le fils est parti, la maison est vide, les vieux parents vont souffrir. » Dans une autre maison, c'était la bru, mariée depuis peu, qui était morte. Elle avait apporté la maladie avec elle et l'avait transmise à son mari et au bébé qui venait de naître. La banderole disait : « Dans la maison, tout est noir, attendons que revienne la lumière. » Sur une autre porte encore, mon grand-père aperçut deux banderoles parfaitement blanches. Intrigué, il s'approcha et, les soulevant, il vit qu'elles en recouvraient d'autres. Au moins trois personnes étaient mortes dans cette maison et les survivants

Extrait de la publication

avaient jugé inutile de se fatiguer à peindre des caractères sur les dernières banderoles.

Perplexe, mon grand-père restait planté devant la porte. Il entendit Ma Xianglin crier derrière son dos :

— Professeur Ding, puisque le nouveau médicament va bientôt arriver, il faut fêter l'événement ! Rassemble tout le monde dans l'école et je donnerai un concert. Je chanterai de ma plus belle voix. En ce moment, les gens sont en train d'étouffer, enfermés chez eux !

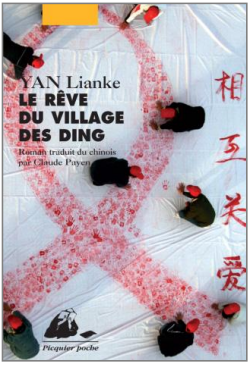
Mon grand-père tourna la tête.

Ma Xianglin se rapprocha de quelques pas.

— L'école est l'endroit idéal pour mon concert. Tu n'as qu'à lancer un appel. Quand tu as appelé à vendre son sang, tout le monde a vendu son sang. Tout le monde a vendu son sang à ton aîné Ding Hui. A l'époque, il utilisait la même aiguille pour trois personnes… N'en parlons plus. C'est toujours à lui que j'ai vendu mon sang et maintenant, quand je le rencontre dans la rue, il ne daigne même pas m'adresser la parole… N'en parlons plus. Je te demande simplement de rassembler tout le monde dans la cour de l'école pour écouter mon concert.

Il continua :

— Professeur Ding, oublions le passé, je vais chanter quelques airs de mon répertoire de chants traditionnels. Permets-moi de chanter en attendant l'arrivée du nouveau médicament, sinon je



Cette version électronique
a été réalisée le 25 novembre 2011
par *e*Pagine
(www.epagine.fr)
en partenariat avec le Centre National du Livre
(www.centrenationaldulivre.fr)

ISBN PDF : 9782809708271

Extrait de la publication